

Anxiété

Dorothée Varèze

Number 63, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Varèze, D. (1995). Anxiété. *Moebius*, (63), 119–125.

Anxiété

Dorothee Varèze

Rien en apparence ne semblait pouvoir perturber la placidité de madame Terrade. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, au teint pâle, au visage carré et plat, à l'expression immobile. Elle avait de larges hanches, des jambes solides, et marchait avec l'assurance calme de ceux qui dominent ou ignorent le tourment des émotions vives. Elle était pourtant, ce matin-là, de très mauvaise humeur. Depuis la veille au soir, elle avait un chômeur à nourrir. Son imbécile de fils venait d'être licencié avant même d'avoir eu le temps de toucher son premier mois de salaire. Elle en était ulcérée. Si le nourrir n'était pas une affaire – elle en avait l'habitude –, la perspective de l'avoir dans ses jambes, du matin au soir, la mettait en rage. D'autant plus qu'elle savait par avance qu'il serait ravi de traîner ses journées en compagnie de son père. Celui-ci, au lieu de le secouer, prenait la chose en riant ! Pouvait-on faire plus inconscient ?

Elle entra dans le supermarché où la veille encore son fils travaillait. Ça ne la réjouissait pas de venir faire ses courses ici, mais c'était le seul libre-service de tout le quartier. Elle n'allait pas maintenant courir au diable, uniquement parce que ce grand nigaud n'avait pas été capable de garder sa place. Elle s'efforça seulement d'arborer un air digne au cas où elle croiserait le directeur. Quant aux petites caissières, elle n'en avait cure. Poussant furieusement son chariot, elle se mit à arpenter les rayons.

Elle avançait sans rien voir cependant. Complètement désorientée. Sous son extérieur impassible, elle ne pouvait oublier qu'elle se trouvait en territoire ennemi. Et elle ne

parvenait pas à accomplir cette tâche, pourtant élémentaire, qui consiste à aller chercher le bon produit dans le bon rayon. Ça va être gai, pensa-t-elle, si désormais je ne peux plus faire mes courses l'esprit en paix.

Le beau résultat !

Madame Terrade en voulait à son fils, mais également à son mari. À la réflexion, ils lui semblaient aussi responsables l'un que l'autre de ce licenciement. Si le père avait donné le bon exemple, le fils ne se serait pas conduit bêtement. Depuis qu'il avait trouvé ce travail au supermarché, son père ne cessait pas de le blaguer sur ses chemises blanches, ses pantalons bien repassés, les filles qu'il côtoyait toute la journée, et surtout sur la ponctualité dont il devait faire preuve – le patron du supermarché était intransigeant, il ne tolérait pas une minute de retard. «T'es pire qu'un fonctionnaire», disait son père en ricanant. Et ce grand dadais, au lieu de le remettre à sa place, souriait gêné. Mais sa mère voyait bien qu'il ressentait l'insulte.

— Réponds-lui donc que ce n'est pas à lui de parler, lui avait-elle suggéré un jour.

Les deux hommes aussitôt s'étaient unis contre elle. C'était bien au père de se moquer pourtant ! Il avait été fonctionnaire toute sa vie et, pendant quarante ans, avait vécu les yeux fixés sur la pendule. Surtout celle qui sonnait l'heure de rentrer chez soi. Maintenant qu'il était à sa retraite, et qu'il jouait tous les jours aux courses, il vivait dans l'obsession d'avoir fait son jeu à temps. Elle poussa son chariot d'un geste énergique.

Au croisement de deux allées, elle se trouva face à face avec madame Genty, une de ses voisines, une grande femme maigre, au visage long, aux yeux craintifs, dont les cheveux toujours en bataille, de grands cheveux noirs et raides, lui barraient le visage. Aujourd'hui, plus que jamais, elle avait l'air de vivre un drame. Madame Terrade hésita entre la compassion et l'indifférence. Comment savoir si la souffrance de madame Genty était réelle ?

— Mon fils, gémit-elle. Cette fois-ci, c'est mon fils.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda madame Terrade en restant sur la réserve.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! répondit l'autre. Je me demande s'il ne va pas se jeter par la fenêtre.

Elle est folle ! pensa madame Terrade. Folle à lier.

— Et pourquoi donc ? dit-elle à regret.

— La vie est si dure, si dure, se lamenta la folle.

De toute évidence, aujourd'hui pas plus que les autres jours, les angoisses de madame Genty n'étaient fondées. Elle avait un fils qui — miracle — était particulièrement intelligent et faisait de très bonnes études. Pourquoi s'inquiétait-elle pour lui ? Madame Terrade n'aurait vraiment pas su le dire. Et elle aurait bien aimé mettre immédiatement un terme à une conversation inutile, mais son chariot était coincé par celui de madame Genty.

— Ce sont ses examens ! continua cette dernière.

— Quand les passe-t-il ? murmura madame Terrade, résignée.

— Il est en train de les passer. Mais c'est tellement difficile, qu'il ne sort plus, ne mange plus. Il est maigre ! Si vous voyiez ça.

Madame Terrade voyait très bien. le garçon était une grande perche comme sa mère, filiforme, le teint brouillé, le visage anguleux. Et ce n'était certainement pas la tension et la fatigue d'une période d'examens qui devaient l'embellir. De quoi se plaint-elle ? pensa madame Terrade avec rancœur. Si c'est un garçon costaud, beau, et resplendissant de santé qu'elle veut, je peux lui donner le mien. Et tout de suite !

— Et hier, il a fondu en larmes en rentrant.

— En larmes ?

— Il prétend qu'il a tout raté.

— Je ne m'inquiérais pas trop pour lui, si j'étais vous, conseilla madame Terrade.

Est-ce que chaque année la mère ne lui racontait pas que son fils avait raté toutes les épreuves ? Madame Terrade se souvient, en particulier, des interminables lamentations de madame Genty au moment où le gamin passait le bac. Or, en fait, l'échec, il l'avait eu avec mention. Alors qu'elle se taise ! Madame Terrade avait envie de lui jeter à la figure que son fils, à elle, n'avait même pas été capable de décrocher un CAP.

— J'ai veillé sur lui toute la nuit, continua l'autre.

— Veillé ? !

— J'étais tellement retournée hier soir. Je n'aurais pas pu dormir. Il dit qu'il se suicidera s'il ne réussit pas.

— On dit ça, grogna madame Terrade.

Franchement ! Ils étaient fous, le fils aussi, pas seulement la mère. Ce n'est pas le sien qui menacerait de se suicider... La nuit dernière – elle en était bien sûre – il avait dormi sur ses deux oreilles. Comme toutes les nuits. Et avec la bénédiction de son père !... Cet âne lui avait dit, d'un ton doctoral, avant d'aller se coucher : « Dors bien, petit. Demain la journée sera dure. Je compte sur toi – à midi ! – pour m'aider à faire mon quarté. » Et ces deux imbéciles s'étaient aussitôt tordus de rire. Elle avait ri aussi. Que faire ?

— Je ne vis plus, pleurnicha madame Genty. Je ne vis plus. Je suis malade d'angoisse. Et cela va durer jusqu'aux résultats.

Et après ce sera autre chose, pensa madame Terrade. Il y a des gens qui aiment se compliquer la vie. Que dirait madame Genty si elle était à sa place ? L'insouciance de son fils avait sûrement autant de raisons de lui donner des angoisses que les scrupules de ce garçon qui n'avait jamais échoué.

— Il a bientôt fini, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Fini ? répéta l'autre sans avoir l'air de comprendre.

— Ses études, précisa madame Terrade.

— Oh ! Je ne sais pas.

Elle semblait profondément troublée, effarée même.

— Ne vous tourmentez pas tant, dit madame Terrade. Bientôt il aura un emploi et vous pourrez dormir tranquille.

Mais madame Genty était absente, comme perdue dans un brouillard. « Un emploi. Qui sait ? » marmonna-t-elle.

— Comment ça ? ! Qui sait ? s'écria madame Terrade qui comprenait trop bien ce que cela voulait dire.

— Il y a tellement de chômage aujourd'hui, continua la folle.

Madame Terrade fit un effort pour se contenir. Elle dégagea son chariot, et, lançant un « bon courage ! » poli, elle partit de son côté. Un tel manque de réalisme lui avait remis les idées en place.

Soudain elle se souvenait parfaitement de la place de chaque produit dans les rayons. Elle fit ses courses d'un pas rapide, propulsée par la colère. Il y avait des gens trop gâtés!... Le directeur du supermarché passa à côté d'elle sans la voir. Ou, plutôt, il feignit de ne pas la voir. Mais, au lieu d'en éprouver de la gêne ou de la honte, madame Terrade pensa qu'il faisait bien de se tenir à distance. Sinon elle se sentait capable de lui dire son fait. Est-ce qu'on licencie comme ça? Pour une parole insolente ou trois minutes de retard? Dans une période de chômage!... Il est vrai que son fils était encore à l'essai. Eh bien! justement! Il n'avait peut-être pas eu le temps de faire ses preuves.

Ses preuves? Il y avait longtemps qu'à ses yeux il les avait faites. Elle n'avait plus d'illusions. Et s'il ne supportait aucune autorité, c'est parce que... Son père, bien sûr, y était pour quelque chose.

Elle arriva à la caisse, et la petite qui s'y trouvait lui fit un grand sourire. Celle-là au moins, contrairement au directeur, n'avait pas la mémoire courte. Elle tapa prestement les prix sur le clavier de sa caisse enregistreuse. C'était une dégourdie.

— Comment va votre fils? susurra-t-elle en rendant la monnaie.

Madame Terrade se contenta d'une moue sceptique.

— Faut pas qu'il perde courage! s'exclama la gamine et, persuasive, elle ajouta: «Peut-être qu'il a raison. Il se peut que ça rapporte, les courses. Si on joue tous les jours.»

— Merci, merci, marmonna madame Terrade en empochant sa monnaie.

Puis elle attrapa son cabas pour couper court à ces bêtises.

— Dites-lui qu'on ne l'oublie pas, jeta la petite.

— Je lui dirai, acquiesça-t-elle mollement.

Et elle se hâta vers la sortie.

Qu'est-ce que ce grand benêt était allé raconter? Au lieu de penser à chercher du travail, il crâne devant les filles, se dit-elle agacée. Et bien qu'elle eût horreur de s'appesantir sur cette question, elle reconnut qu'il avait l'air de savoir s'y prendre. Qu'il songe donc à se marier, tiens! grommela-t-elle malgré elle. Elle ne le retiendrait pas. Ça non. Elle était même prête à le marier, tout de suite... avec cette

impertinente petite caissière, si elle le voulait... puisqu'elle avait l'air travailleuse. Madame Terrade sentit sa gorge se serrer. Cette évocation la bouleversait comme si elle lui avait fait découvrir qu'elle était impuissante... démunie... qu'il était trop tard... qu'elle ne pouvait plus rien pour son fils. Mais sans attendre elle se reprit, et étouffa sa détresse. De nature, elle préférait s'indigner plutôt que s'apitoyer.

Une voiture de pompiers, qui arrivait toute sirène hurlante, l'obligea à attendre avant de traverser la rue. Encore un drame, pensa-t-elle. Et des images de mort et d'accident défilèrent dans son esprit. Catastrophes, deuils, misère. La vie est loin d'être une partie de plaisir... Chaque instant en apportait la preuve. Si son mari niait la réalité... s'il ne pensait qu'à dévoyer leur fils en l'incitant à prendre goût à sa passion stupide pour les courses... il faudrait qu'elle y mette le holà.

La voiture et son tintamarre se perdirent à un carrefour. Madame Terrade traversa. Elle marchait allègrement comme si chaque pas était une victoire sur l'inertie de ses deux hommes. Oh ! qu'elle aimerait échanger, ne serait-ce que pour quelques jours, son fils contre celui de madame Genty ! Elle n'enviait pas cette pauvre malade. Mais la réussite de son fils... Ça, elle la lui enviait. Fallait-il qu'elle soit folle pour craindre un instant que ce garçon se suicide. Un jeune aussi brillant... promis à un si bel avenir... et s'il se suicidait... c'était à désespérer du monde. Madame Terrade dut ralentir l'allure. Elle s'échauffait bêtement avec toute cette colère. Or, si elle voulait en rentrant les sermonner sur leur paresse, il valait mieux qu'elle soit calme.

Mais au lieu d'une sensation de calme, elle éprouva soudain une grande fatigue, mêlée de peur. Elle secoua les épaules pour retrouver son courage et oublier que ni son fils ni son mari ne l'écouteraient. Elle manquait d'entrain, se dit-elle. Cette constatation la fit aussitôt réagir. Un tel comportement lui rappelait trop celui de madame Genty. Et elle ricana intérieurement. Elle n'allait tout de même pas se mettre à ressembler à cette femme !

Mais brusquement, à l'angle de sa rue, elle eut l'impression de défaillir. La voiture de pompiers barrait le passage devant son immeuble. Elle pensa immédiatement au fils de madame Genty. Instinctivement, elle leva les yeux comme si elle ne doutait pas qu'il se fût jeté du cinquième étage. Elle vit alors qu'une seule fenêtre était ouverte sur toute la façade. Et c'était chez elle ! En proie à la confusion

la plus grande, elle courut jusqu'à l'entrée de son immeuble. Aucune agitation. Pas un pompier nulle part. Et personne dans le hall. Elle s'engouffra dans l'ascenseur, hagarde, ne sachant pas ce qu'elle redoutait.

Devant chez elle – sur le palier désert, où rien non plus ne confirmait ses craintes – une vive douleur dans la poitrine la fit chanceler. Son corps lourd oscilla. Les doigts crispés sur la poignée de son sac, elle essaya de garder l'équilibre en s'appuyant au mur. Mais la surface lisse n'offrait aucune prise. Et comme lentement ses muscles se relâchaient, elle laissa glisser son cabas, et les provisions se répandirent sur le sol dans un cliquetis de boîtes de conserve et un craquement de verre brisé. En tombant, elle heurta de la tête la porte de l'appartement.

— Eh ! brailla son mari, en ouvrant la porte, qu'est-ce qui t'arrive ? ! Puis il appela : « Fiston ! De l'aide ! »

Sans comprendre pourquoi il lui hurlait ainsi dans les oreilles, madame Terrade perdit connaissance, tandis que, penchés sur elle, les deux hommes l'observaient embarrassés.